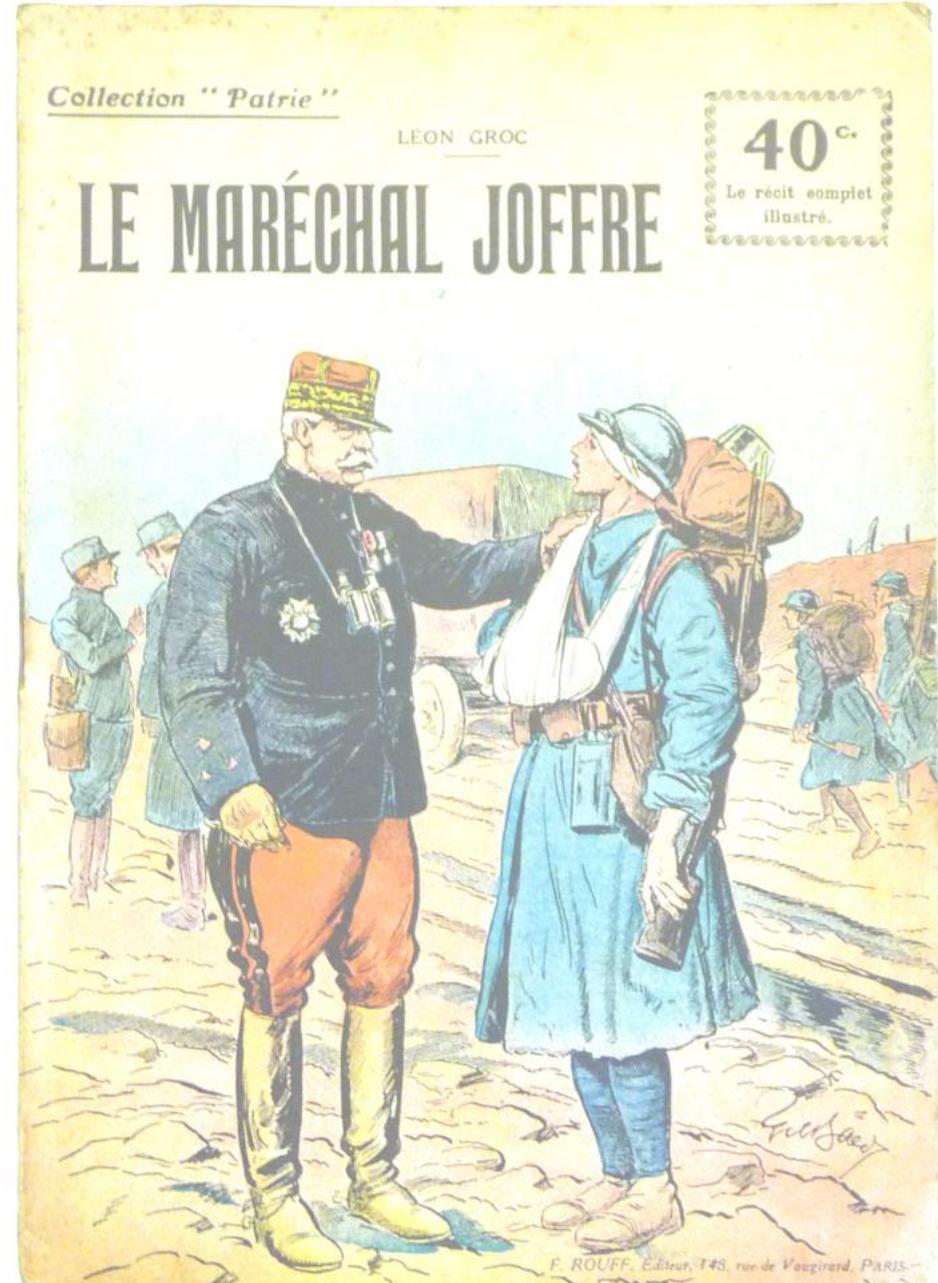


En Envoy

**GROC, Léon,
Le Maréchal Joffre,
Paris, F. Rouff éditeur, 1919.**



En Envor



Cette archive est dans le domaine public. Sa reproduction et/ou sa représentation sont donc autorisées sans l'autorisation préalable du cabinet d'ingénierie mémorielle et culturelle En Envor.

LE MARÉCHAL JOFFRE

AVANT d'essayer de dépeindre la grande figure de celui dont l'histoire se confondit pendant trois ans avec l'histoire de la France, l'auteur de cet ouvrage adresse au vainqueur de la Marne l'hommage de son respect et de son admiration. Et il se permet d'évoquer ici un souvenir personnel, concernant celui qui devait devenir le maréchal Joffre.

C'était en 1911. J'appartenais alors à un journal politique, dont le directeur, spécialiste des questions militaires, était doué d'un esprit critique reconnu et parfois redouté. Le 29 juillet, une information nous apprit que le général de division Joffre était nommé vice-président du conseil supérieur de la guerre et chef d'état-major général de l'armée, ce qui lui conférerait, en cas de mobilisation, les fonctions de commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est, c'est-à-dire, en fait, celles de généralissime des troupes françaises.

En ma présence, mon directeur demanda à son secrétaire, qui savait son annuaire par cœur: « Qu'est-ce que c'est que Joffre? » Assurément, cette question sous-entendait: « Qu'est-il, au point de vue politique? Est-il avec nous, ou contre nous? »

Mais le secrétaire répondit: « C'est un soldat! »

Et le directeur n'insista pas.

Je n'ai compris que plus tard le sens profond de cette réponse. Joffre fut, avant tout, un soldat et un soldat français. Et ce fut parce qu'il aime la France par-dessus tout, ce fut parce qu'il se voua exclusivement à son devoir militaire, ce fut parce qu'il ne doula jamais de la force d'âme de ses hommes — des soldats comme lui — qu'il sauva la Patrie et le monde civilisé, en gagnant la victoire de la Marne...

L. G.

Copyright by F. Rouff, Edt., 1919. — Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Une grande physionomie

IL n'est pas absolument démontré que le surnom de « grand-père », dont le général Joffre a été gratifié, lui ait été donné par ses soldats. Il est probable, au contraire que ce sont des écrivains de l'arrière, qui ont imaginé cette appellation, qui caractérise fort bien d'ailleurs, la bonhomie et la simplicité de Joffre.

Néanmoins, comme la légende est souvent plus forte que l'histoire, il se peut que, dans l'avenir, le vainqueur de la Marne garde ce sympathique sobriquet. Ne fut-il pas paternel avec ses hommes, indulgent aux humbles, quoique impitoyable pour les fautes des chefs, se refusant à gaspiller inutilement des vies humaines, mais exigeant tous les sacrifices lorsque le salut de la France était en jeu? Dans ce cas, au surplus, il s'adressait au sentiment patriotique de ses soldats bien plus qu'à l'obligation qui leur était faite d'obéir passivement. Son ordre du jour précédant la bataille de la Marne — et dont nous parlerons plus loin — est, dans cet ordre d'idées, un pur chef-d'œuvre d'éloquence sobre et entraînant, de même que l'ordre adressé aux états-majors est un autre chef-d'œuvre au point de vue de l'art militaire.

S'il fut un vrai soldat, il fut aussi un vrai chef. Du chef, il eut toutes les qualités : la volonté inflexible, l'audace réfléchie, la décision immédiate, le calme imperturbable.

Bien qu'il soit méridional, il n'a rien de l'homme du Midi, tel qu'on est accoutumé de le considérer. Ni exubérance, ni débauche de gestes, ni verbiage inutile, ne viennent troubler l'impression de pondération qu'il donne à ceux qui le voient ou qui l'écoutent. Il a, au contraire, ce sens de la mesure, cet heureux équilibre moral, cette

lucidité d'esprit, qui sont, bien plus que la trop grande facilité d'élocution, les caractéristiques du génie latin. Il agit beaucoup plus qu'il ne parle; et, quand il parle, c'est pour dire des choses précises et définitives.

Physiquement, sa figure exprime l'intelligence, la compréhension et l'énergie. Son front vaste annonce le génie inventif, qui lui permit d'imaginer l'une des plus belles manœuvres de l'histoire militaire; ses yeux fouilleurs, embusqués sous d'épais sourcils, brillent de la clarté d'esprit et de la décision, qui lui indiquèrent le moment précis d'agir; sa mâchoire puissante indique la volonté, grâce à laquelle il mena son entreprise à bonne fin; son teint coloré dit la bonne santé physique et morale, qui lui fut nécessaire pour porter allègrement le poids des fatigues et le fardeau des responsabilités.

Et sa bouche, un peu forte, sous l'épaisse moustache, permet d'ajouter à ce portrait une autre qualité, qui complète les autres : la bonté.

Car il fut bon, autant qu'il fut juste, et c'est ce qui explique sa grande popularité parmi les soldats.

Si le surnom de « grand-père », dont nous parlons plus haut, fut peut-être imaginé à l'arrière, il n'en est pas moins vrai que l'affection de ses hommes pour lui eut quelque chose de filial. En tout cas, il fut gratifié d'une autre appellation, que tous les Français — militaires ou civils — lui donnèrent spontanément dès le début de la guerre : « Notre Joffre ».

La preuve de cette popularité immédiate se trouve dans le grand nombre d'enfants dont il fut le parrain sans le savoir. Qui n'a connu des fillettes nées dans le second semestre de 1914, et que l'on prénomma « Joffrette » ou « Joffrine »?

Toutes les facultés que nous venons d'énumérer et qui firent de Joffre un chef accompli, sont reliées entre elles et développées par celle sans laquelle elles eussent été peut-être inutiles : l'aptitude au travail. « C'est un boeuf au travail », a écrit, au sujet du généralissime, M. Hanotaux. Ce grand soldat est, en effet, un grand laborieux. Chaque minute de son existence fut consacrée à une œuvre utile. Pendant des mois, au commencement de la grande guerre, il ne dormit que dans son auto, tandis que celle-ci se rendait au point qu'il avait désigné, de manière à ne pas perdre de temps même pour le sommeil.

Aussi, quand on songe au labeur écrasant qu'il a ainsi fourni, se donnant à sa tâche corps et âme, au respect et à l'admiration s'ajoute une immense et affectueuse reconnaissance...

La carrière de Joffre

Ce fut à Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales, près de la frontière espagnole, que naquit, le 12 janvier 1852, celui qui devait devenir un grand général. Et la petite ville pyrénéenne n'est pas médiocrement fière d'avoir donné le jour à Joseph-Jacques-Césaire Joffre. Césaire! La traduction méridionale de César! Prénom prédestiné.

Ses parents étaient vigneron et tonneliers; ils possédaient une honnête aisance qui leur permit d'élever le mieux du monde leur nombreuse progéniture, car Joseph Joffre était le troisième de onze enfants.

Il fit brillamment ses études classiques au collège de Perpignan. Sans doute la pratique de ce qu'on appelait alors les « humanités » acheva-t-elle de lui donner cette culture latine, qui porte en elle le juste sentiment de la clarté et de la mesure, et dont il possédait déjà, de par ses origines, le génie inné. Cependant, les sciences exactes séduisaient cet esprit précis, et Joffre s'en vint à Paris, où il s'initia, sur les bancs du lycée Saint-Louis, aux mystères des mathématiques spéciales.

En 1869 — à dix-sept ans — le jeune lycoéen fut reçu à l'École Polytechnique avec le numéro 14. Il était le plus jeune de sa promotion.

Il devait apprendre l'art de la guerre à une rude école. Car, le 28 octobre 1870, en plein désastre, il fut nommé sous-lieutenant, ainsi que tous ses camarades, et participa, comme officier du génie, à la défense de Paris.

Ainsi, celui qui devait nous donner, quarante-quatre ans plus tard, notre première et éclatante revanche, en ramenant la victoire sous nos drapeaux, fut l'un des acteurs douloureux des événements néfastes de 1870-71.

La guerre terminée, cet officier de dix-huit ans redevint poly-

technicien, puis se perfectionna dans son art à l'École d'application, d'où il sortit lieutenant au 1^{er} génie. En cette qualité, il fut affecté à l'établissement du camp retranché de Paris, de ce Paris qu'il devait, un jour, sauver.

A 24 ans, Joffre était capitaine. Sur sa demande, il fut envoyé à Formose, où il se battit vaillamment sous les ordres de l'amiral Courbet.

A 37 ans, après un séjour au Tonkin, où il avait organisé les défenses de la région haute, et après un stage à la direction du génie, il fut nommé commandant, et, en cette qualité, désigné comme professeur de fortification à l'École d'application de Fontainebleau.

Mais la vie active, la bataille, l'attiraient et on le retrouve, en 1892, au Sénégal, chargé d'une mission importante. Il s'agissait de construire, dans le Haut-Sénégal, le chemin de fer de Rayes à Bafoulé.

Avec la conscience qu'il mettait dans tous ses travaux, le commandant Joffre étudia le terrain, détermina le parcours de la voie ferrée projetée, précisa un débouché sur le Niger.

Mais les Touaregs s'agitaient sourdement. Soudain, des nouvelles alarmantes troublèrent la quiétude de la mission. Le commandant Boiteux, qui occupait

Tombouctou depuis le 13 décembre 1893, vit arriver un jour un officier, épuisé, sanglant, qui était le seul survivant d'une colonne, commandée par le colonel Bonnier, et qui se rendait également à Tombouctou. Surpris pendant la nuit par les Touaregs, tous les Français, sauf un, avaient été impitoyablement massacrés. Et l'on savait que la mission du commandant Joffre, se dirigeant vers le même point, était exposée à tomber dans un guet-apens analogue.

Or, la colonne Joffre, à travers mille embûches, parvint, saine et



Joffre polytechnicien (p. 4).

saivo, à Tombouctou, après avoir parcouru 813 kilomètres dans un pays hostile.

Puis ayant pris le commandement de la garnison, Joffre infligea aux Touaregs un échec des plus sanglants, qui vengeait le massacre de la colonne Bonnier, et pacifiait, pour un temps, cette région effervescente.

Le cinquième galon fut la récompense octroyée au commandant Joffre pour ce brillant fait d'armes. Le voilà donc lieutenant-colonel à 42 ans. A 45 ans, après avoir fait partie de la commission des inventions, il fut promu colonel et reçu en même temps la mission d'organiser la défense de Diégo-Suarez.

A cette époque — 1897 — les relations franco-britanniques étaient infiniment moins cordiales qu'elles le devinrent par la suite. L'incident de Fachoda avait profondément ému, dans les deux pays, l'opinion publique. Peut-être l'Allemagne intriguait-elle sourdement pour envenimer le conflit, en vertu du précepte : « Diviser pour régner ». Le colonel Joffre put croire que sa science militaire serait utilisée, non pas contre les ennemis de 1870, mais contre nos voisins d'outre-Manche. Certes, il ne se doutait pas plus qu'il lutterait un jour, en grande fraternité d'armes, aux côtés de French, que Marchand et Barattier ne s'imaginaient qu'ils seraient les compagnons de bataille de Kitchener!

On sait que une sage politique nous conserva l'amitié de l'Angleterre, amitié qui se transforma plus tard en « entente cordiale », puis en une alliance indestructible contre les éternels ennemis de la civilisation.

Cependant, le colonel Joffre, ayant abandonné la carrière coloniale, reçut, à 51 ans, les étoiles de général, et, après avoir commandé la 19^e brigade d'artillerie, fut nommé directeur du génie au ministère de la guerre, où ses brillants services lui firent donner, en 1905, la troisième étoile. En 1908, il fut appelé au commandement du 2^e corps d'armée; en 1910, au conseil supérieur de la guerre, et enfin, en 1911, au poste de chef d'état-major général de l'armée, c'est-à-dire au degré le plus élevé de la hiérarchie militaire du temps de paix. Il n'avait plus qu'un échelon à gravir pour être investi de la dignité suprême de maréchal de France. La guerre allait lui permettre de déployer toutes les ressources de son génie et d'obtenir, ainsi cette glorieuse récompense.

III

L'espoir, malgré la défaite

ENTRE 1911 et 1914, pendant les trois ans au cours desquels il exerça, dans une époque paisible, les fonctions de vice-président du Conseil supérieur de la guerre et de chef d'état-major général de l'armée, Joffre ne cessa pas de travailler sans relâche à l'amélioration de notre système militaire, dont l'infériorité, à l'égard de la formidable machine de guerre allemande, était inquiétante.

En qualité de commissaire du gouvernement, il prit une part importante à l'établissement de la loi de trois ans, tant au point de vue de l'élaboration du texte qu'à celui du vote des articles.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter sur le point de savoir si cette loi fut, ou non, opportune et nécessaire; il semble bien pourtant qu'elle nous donna des soldats et des cadres, au moment où nous en avions, plus que jamais, un pressant besoin.

Le général Joffre, dans le même temps, remaniait profondément notre plan de mobilisation, suivant des principes plus modernes et permettant une concentration plus rapide.

Malheureusement, en loyal soldat, incapable d'un manquement à la foi jurée, il ne pouvait prévoir que l'ennemi se tirait des traités et violerait la neutralité belge. C'est pourquoi le plan de mobilisation établi par Joffre envisageait la direction de nos armées vers l'Est et son plan de campagne prévoyait la marche de nos troupes sur le Rhin.

Ce fut ainsi qu'il fut exécuté aussitôt après la déclaration de guerre. On connaît les résultats, d'abord brillants, de notre offensive à l'Est, que la félonie allemande, en nous obligeant à faire face au Nord, devait rendre stériles.

Il n'est pas besoin d'être un spécialiste de l'art militaire pour concevoir combien était malaisée la tâche de celui qui avait à changer brusquement l'orientation d'une immense armée et à modifier radicalement les plans établis depuis longtemps.

Joffre, pourtant, vint à bout de cette tâche et ses troupes purent marcher à la rencontre des hordes germaniques, tandis que l'héroïque résistance de la Belgique lui donnait le temps matériel nécessaire à ce changement de direction.

Hélas! la lutte était trop inégale, les forces ennemies trop supérieures aux nôtres, la préparation allemande trop parfaite. La défaite de Charleroi, le 24 août 1914, sembla être le prélude du désastre complet de nos armées.

Ce fut à cet instant que le généralissime eut la clairvoyance admirable qui devait le sauver. Il comprit que persister à continuer la bataille, essayer de tenir, c'était s'exposer aux plus grands dangers, sans aucune chance de succès. Joffre ordonna la retraite générale.

Cette décision, il eut le courage de la maintenir, malgré des avantages locaux qui purent faire douter, par instant, de l'opportunité de persévérer dans la retraite. A Guise, la V^e armée, du général Lanrezac, battit complètement, le 28 août, la garde impériale allemande. Malgré ce succès, par ordre supérieur, elle reprit aussitôt son mouvement de repli, avec les armées voisines.

Mais, dès l'instant de la défaite, Joffre songeait à reprendre l'offensive, lorsque les conditions seraient redevenues favorables.

L'ordre de retraite qu'il avait donné le 25 août le montrait clairement :

« La manœuvre offensive n'ayant pu être exécutée, disait-il, les opérations ultérieures seront réglées de manière à reconstituer, à notre gauche, par la jonction des IV^e et V^e armées et de forces nouvelles prélevées sur la région de l'Est, une masse capable de reprendre l'offensive, pendant que les autres armées contiendront, le temps nécessaire, les efforts de l'ennemi. »

Le même ordre précisait que ces autres armées devaient s'efforcer de retarder la marche allemande par des contre-attaques courtes et violentes, sans cependant se laisser accrocher.

Ainsi, au lendemain de Charleroi, Joffre ne doutait pas de la victoire, et, dans le dessein de l'obtenir, il prenait du champ. Il rêvait d'accomplir ce dessein d'une hardiesse inouïe, sans précédent dans les annales militaires, qui consiste à faire face à l'ennemi vainqueur, avec une armée en retraite, et à le vaincre à son tour.

Il fallait certes qu'il eût une haute idée de la valeur de ses soldats pour concevoir un tel projet; il fallait qu'il crût à l'extraordinaire puissance morale de l'âme française. Et l'on songe, en évoquant ces souvenirs, à ce général romain vaincu, à qui le Sénat décerna les honneurs du triomphe « parce qu'il n'avait pas désespéré de la République ».

Joffre, d'ailleurs, faisait mieux que de ne point désespérer; il était sûr de battre l'ennemi et guettait seulement l'occasion favorable.

Son incomparable lucidité et son esprit de décision lui permirent de discerner et d'utiliser immédiatement cette occasion dès qu'elle se présenta.

IV

La victoire qui sauva la France

PENDANT que nos soldats en retraite se livraient à des marches forcées, exténuantes et déprimantes, Joffre faisait constituer hâtivement l'armée Maunoury, qui devait se concentrer tout d'abord dans la région d'Amiens et que les événements obligèrent à se former auprès de Paris. C'était sur elle que comptait le généralissime pour porter le premier coup, le jour où il le jugerait utile.

L'oblique à gauche exécutée par von Klück, le 3 septembre, lui sembla, à juste titre, faire naître l'occasion attendue. Il est bête de doute, au surplus, que, si von Klück n'avait pas obliqué à gauche, Joffre aurait trouvé, dans un autre dispositif, le moyen de l'attaquer avec succès. Mais c'est là le propre du génie que de profiter immédiatement d'un mouvement de l'adversaire pour concevoir et exécuter sans délai un plan nouveau.

Donc, du fait de la formation de l'armée Maunoury et du changement d'orientation de l'armée allemande, nos troupes, échappant à l'enveloppement, prenaient, au contraire, la forme enveloppante.

Joffre n'eut garde de laisser passer le moment d'agir et, le 5 septembre, lorsqu'il fut certain que l'oblique de von Klück n'était pas une feinte, il donna l'ordre d'attaquer, en ces termes :

« 1^o Il convient de profiter de la situation aventureuse de la 1^{re} armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées de l'extrême gauche. Toutes dispositions seront prises, dans la journée du 5 septembre, en vue de partir à l'attaque le 6.

« 2^o Le dispositif à réaliser pour le 5 au soir, sera :

a) Toutes les forces disponibles de la VI^e armée, au nord-ouest de Meaux, prêtes à franchir l'Ouq, entre Lizy-sur-Ouq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry;

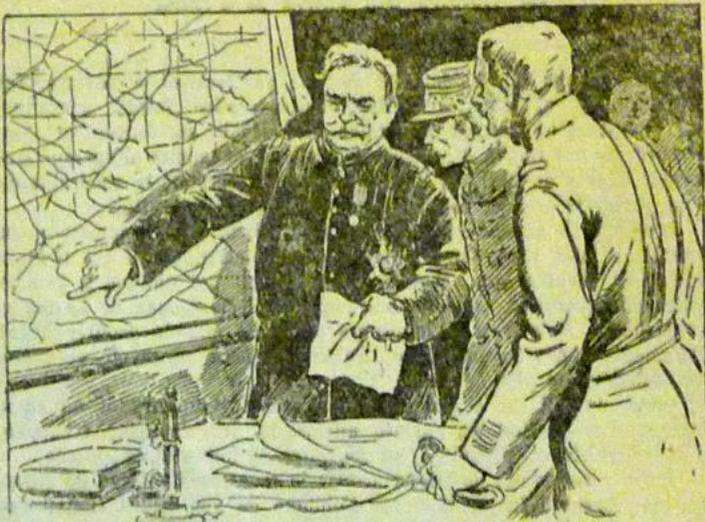
b) L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, s'efface à l'est, prête à attaquer en direction générale Montmirail;

c) La V^e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direction générale sud-nord, le 2^e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la V^e armée;

d) La IX^e armée couvrira la droite de la V^e armée, en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne.

3^e L'offensive sera prise par ces différentes armées le 6 septembre dès le matin.

« Signé : JOFFRE. »



Lorsqu'il fut certain que l'oblique de von Klück n'était pas une feinte, il donna l'ordre d'attaquer (p. 9).

Quand on relit cet ordre et que l'on se penche sur une carte, on est émerveillé de la netteté, de la hardiesse et de la simplicité des conceptions de Joffre.

Sans doute, avec d'autres soldats que les siens, un tel projet se fût-il heurté à des impossibilités radicales. Sans doute pouvait-il paraître déraisonnable de demander un effort intense à des hommes harassés et démoralisés par l'obsession de la retraite succédant à un revers incontestable.

Mais ce n'est pas diminuer le chef que d'exalter la vaillance des soldats. L'un des mérites de Joffre fut d'avoir estimé à sa valeur la capacité de résistance physique et morale de ceux qu'il commandait.

Il savait qu'il pouvait tout leur demander pour sauver la France,

et il le leur demanda en effet, dans une proclamation qui peut prendre place auprès de celles de Napoléon. Cette proclamation honore celui qui l'écrivit et ceux auxquels elle s'adressa. J'ai connu des soldats qui la savaient par cœur :

« Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et s'y faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Quelle magnifique paraphrase de la devise de 1792 : « Vaincre ou mourir ». Joffre connaît les soldats français. Il sait qu'il peut, qu'il doit s'adresser à leur cœur. Il leur dit « qu'aucune défaillance ne peut être tolérée », non pas au nom de la discipline passive, mais au nom du salut de la Patrie. Il leur donne l'ordre de mourir plutôt que de reculer, mais après avoir indiqué que le sort de la France dépend de l'exécution de cet ordre.

Joffre se montre ainsi un admirable psychologue. Le soldat de France est le plus courageux de tous, mais il est aussi le plus intelligent et le plus raisonneur. Il aime à savoir pourquoi il se bat et pourquoi il doit mourir. Joffre le lui dit en quelques mots et le soldat obéit, non pas aveuglément, mais volontairement; le sacrifice est consenti librement et cela donne à l'armée qui l'accepte une ferce morale invincible.

On conçoit sans peine les sentiments qui pouvaient agiter le général Joffre, tandis que se jouaient les destinées de la France et du Monde.

Au cours de la première journée de la bataille, le 6 septembre 1914, la résistance de l'ennemi fut acharnée et d'issue de la lutte resta longtemps indécis.

Ce n'était encore que la bataille de l'Ouroq, que Maunoury, suivant le plan du généralissime, menait avec une ardeur sans pareille. Mais il avait affaire à un rude adversaire, qui ne se laissait pas culbuter sans tenter de réagir et dont la défaite était pourtant la première condition nécessaire pour que s'accomplît le dessein total de Joffre.

Quelles heures angoissantes il a dû vivre, dans son G. Q. G., où il recevait, minute par minute, des nouvelles de la lutte, celui-là qui l'avait engagée et qui était responsable, vis-à-vis de la France, de son dénouement!

Si von Klück tenait bon sur l'Ouroq, tout était à refaire, et dans quelles conditions défavorables!

On sait que, dans la soirée, la situation devint favorable à nos armes, à la suite du renfort envoyé par Galliéni : vingt mille hommes sur le champ de bataille dans des taxi-autos et jetés brusquement dans la mêlée.

Et von Klück dut se résigner à faire repasser la Marne à deux de ses corps d'armée, rappelés en hâte à la rescousse, et exécuter une conversion à l'ouest; mais il était trop tard, l'armée Maunoury avait franchi l'Oureq et gagnait du terrain.

Quel soupir de soulagement dut pousser le généralissime quand il connut enfin ce premier résultat! Désormais l'exécution de son plan hardi devenait possible et ne dépendait plus que du courage et de l'énergie des exécutants : or, de ce courage et de cette énergie, Joffre ne douta pas un seul instant.

En effet, conformément aux ordres reçus, le général Franchet d'Espérey, commandant la V^e armée, et le général French, commandant l'armée anglaise, profitèrent aussitôt du vide produit, face à leurs troupes, du fait de la manœuvre exécutée par von Klück. Leurs soldats y pénétrèrent immédiatement et obligèrent l'ennemi à reculer. Les historiens ont appelé cela « l'effet de ventouse » et cette expression est assez juste, puisque, dès qu'un trou se produisait dans les lignes allemandes, les soldats français ou anglais s'y portaient aussitôt.

Et ce mouvement permit à la V^e armée et à l'armée anglaise de franchir le Grand, puis le Petit-Morin, de refouler les troupes allemandes vers Montmirail, et enfin de passer la Marne, le 9 septembre, en repoussant vers l'Aisne, concurremment avec l'armée Maunoury, les soldats en déroute de von Klück et de von Bülow.

Déjà, la partie paraissait gagnée; la manœuvre conçue par Joffre et exécutée si brillamment par ses généraux était couronnée de succès.

Pourtant, alors que Franchet d'Espérey et French agissaient ainsi, l'ennemi, battu à droite, essayait de rétablir la situation en enfonçant notre centre. C'était là le point noir; il avait fallu que Joffre eût une confiance particulière dans ce centre pour avoir osé manœuvrer ainsi qu'il l'avait fait. Or, c'était Foch qui commandait là, Foch, dont les hautes qualités militaires devaient s'épanouir si magnifiquement plus tard, et dont Joffre avait pressenti l'incomparable valeur.

Cette confiance, on le sait, était justifiée. Tandis que, du 6 au 9 septembre, les troupes de Foch soutenaient les assauts de forces très supérieures, leur chef envoyait à Joffre le message suivant :

« Débordé aux ailes, enfoncé au centre, tout va bien, je marche de l'avant. »

En vérité, ces deux grands capitaines étaient faits pour se com-

prendre et pour se compléter, en collaborant au salut de la Patrie. Joffre le temporisateur, que la défaite n'avait pas abattu, et qui devait « tenir » durant des années devant une armée supérieure, et Foch l'ardent, dont la destinée était d'attaquer sans cesse, d'attaquer toujours, jusqu'à ce que la bête fût à terre!..

Déjà en septembre 1914, ces deux génies si différents et si également remarquables, s'affirmèrent. Pour exécuter la manœuvre ample, harmonieuse et de longue haleine conçue par Joffre, Foch eut recours à un mouvement d'une hardiesse sans précédent, mais que devait justifier la réussite : il fit passer de son aile gauche à son aile droite, sous le feu de l'ennemi, la 42^e division, qui prit de flanc, à la Fère-Champenoise, la garde prussienne et les corps saxons. Cette division, sous les ordres du général Grossetti, bouscula les Allemands qui ne s'attendaient guère à voir arriver des renforts sur ce point.

En même temps, conformément aux ordres généraux de Joffre, Franchet d'Espérey ne se désintéressait point de ce qui se passait à sa droite. L'immense bataille, malgré le développement inusité de son front, était bien une, et cette unité magnifique était due à la fermeté du commandement et à la clarté de ses vues.

Donc, le 10^e corps, envoyé en renfort à l'armée Foch par Franchet d'Espérey, acheva la défaite ennemie sur ce point, en culbutant les Allemands dans les marais de Saint-Gond, où 8.000 d'entre eux périrent.

L'adversaire, au lieu de percer notre centre, comme il l'avait conçu, se retirait en grande hâte et, le 11 septembre, Foch entra à Châlons-sur-Marne.

A notre droite la manœuvre imaginée par Joffre se développait avec le même succès; l'armée Langle de Cary, se portant en avant, prolongeait solidement l'armée Foch; et les troupes de Sarrail, se redressant vers le nord, entre la Meuse et l'Aisne, battaient le Kronprinz, l'obligeant à une fuite précipitée, et dégageaient complètement la région à l'ouest de Verdun...

Il serait injuste d'oublier de citer, parmi les noms des collaborateurs de Joffre à cette victoire, celui de Castelnaud, dont la résistance inébranlable au Grand-Couronné de Nancy avait permis l'exécution du plan du généralissime, son armée se trouvant être la charnière autour de laquelle tournait tout le système.

Quoi qu'il en soit, notre communiqué officiel, le 12 septembre 1914, porta, pour la première fois, le mot prestigieux de « Victoire » et Joffre dut éprouver, en l'écrivant, un long frisson de joyeuse émotion...

Certains critiques ont reproché au généralissime de n'avoir pas exploité à fond la victoire de la Marne et d'avoir laissé les Alle-

mards s'accrocher à l'Aisne. Si l'on songe à l'état d'épuisement où étaient vos troupes et à l'état de pénurie où était notre approvisionnement on estimera que ce fut déjà très bien que de s'être accroché au terrain gagné et d'avoir opposé tranchées à tranchées, forteresse à forteresse. D'ailleurs, les carrières de l'Aisne, aménagées d'avance par les Allemands, en prévision d'un recul, constituaient un obstacle à peu près infranchissable, du moins avec le matériel dont disposait alors le généralissime.

D'autre part, un nouveau danger préoccupait Joffre; l'ennemi conservait l'espoir de tourner notre aile gauche; il fallait le gagner de vitesse pour arriver à la mer, avant lui, puis résister à sa poussée formidable dans les Flandres.

Cette fois encore, Joffre eut la vision très claire de ce qu'il y avait lieu de faire et sut désigner le chef apte à arrêter la ruée allemande; et ce fut Foch qu'il choisit, et qui gagna la bataille de l'Yser...

Et c'est ainsi que les troupes de Joffre, animés de la foi que leur chef leur a insufflée, remportent la victoire et sauvent la Patrie!

V

« Je les grignote »

Lorsque les Allemands, battus sur la Marne, puis sur l'Yser, nous imposèrent la guerre de tranchées, l'ancien officier du génie devenu généralissime se trouva dans son élément. Assurément, il n'eut point le loisir d'entrer dans le détail de la construction des fortifications de campagne, mais on trouva néanmoins dans les instructions du Grand Quartier Général des précisions sur l'établissement et la défense des tranchées, qui sont évidemment inspirées par Joffre lui-même.

La popularité de Joffre, à cette époque, fut immense, et elle prit les formes les plus diverses, les plus imprévues et les plus touchantes.

Pour la fête de Noël 1914, le général en chef reçut un monceau de lettres, écrites par des enfants. L'une de ces lettres, à laquelle était jointe une épingle de cravate sans valeur, et qui était signée de trois petits Français, dont l'aîné avait huit ans, était ainsi conçue :

« Général,

« Petit-fils de Lorrain qui a fait la campagne de 1870 comme engagé volontaire à dix-huit ans, trop petits encore pour défendre notre chère patrie par les armes à la main, notre cœur est plein des sentiments patriotiques qui animent le courage de nos chers soldats, parmi lesquels est notre papa...

« Nous vous prions, général, d'accepter ce petit souvenir de Noël que vous envoient trois bons petits Français qui ont vidé leur tirelire pour vous témoigner leur reconnaissance pour la grande œuvre de libération du territoire français et de l'Alsace-Lorraine, envahis par les Allemands, que vous poursuivez avec tant de succès.

« Le jour de Noël nous adresserons au petit Jésus une prière pour qu'il vous bénisse et qu'il vous conserve la santé pour accomplir cette grande tâche.

« Veuillez agréer, général, les vœux patriotiques de trois petits Français, soldats de l'avenir... »

A la même date, trois petits Anglais, de Belfast, envoyaient au généralissime trois mouchoirs qu'accompagnait également une lettre, dont voici la traduction :

« Cher général Joffre,

« Voulez-vous, s'il vous plaît, accepter ce petit cadeau de mouchoirs irlandais, de mes petits frères et de moi-même? Ils ont été faits dans le bureau de mon père.

« Nous souhaitons sincèrement, à vous et à votre noble armée, une grande victoire et un bon retour au pays.

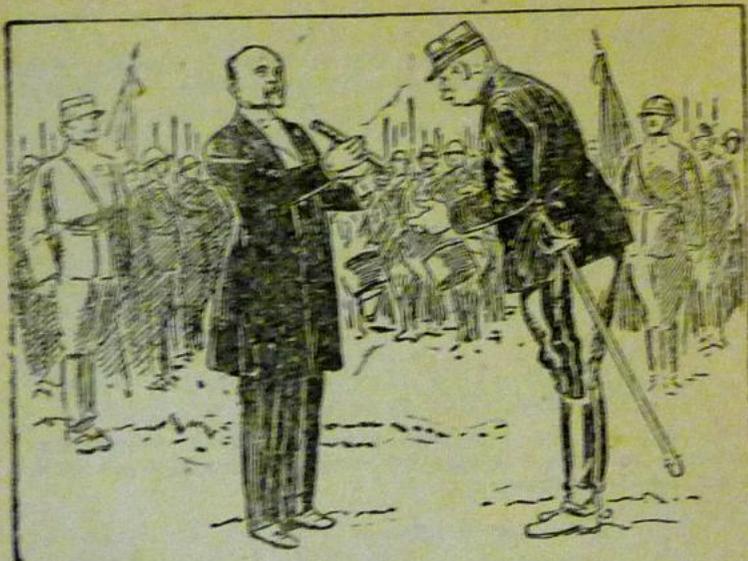
« Vos vrais amis,

« Marie, Charlie et Eddie Bayson. »

Ces lettres d'enfants donnent une idée de ce que fut, durant l'hiver de 1914-1915, le prestige du général Joffre.

Pourtant, au fur et à mesure que les mois s'écoulaient, certains esprits critiques (la critique est aisée...) commencèrent à discuter, avec plus ou moins d'amertume, la nouvelle tactique imposée par les circonstances. On trouva que la guerre se prolongeait, que le haut commandement somnolait, tandis que nos soldats menaient une existence infernale et devaient se battre dans des conditions s'accordant mal avec le tempérament français.

Les actions de détail, pour glorieuses qu'elles parussent, ne servaient guère, croyait-on, qu'à faire tuer du monde. La doctrine de l'invulnérabilité des fronts commençait à se répandre, et, par une contradiction singulière et malveillante, quelques-uns reprochaient



Joffre reçoit des mains du Président de la République son bâton de maréchal (p. 18).

commandement de ne point tenter ce qu'ils jugeaient eux-mêmes impossible!

Cependant, Joffre, inaccessible à la pression de l'opinion, ne songeait qu'à ménager le sang de ses soldats, tout en préparant une fin glorieuse de la guerre. « Je les grignote », dit-il un jour, en faisant allusion à ces mille combats de détail qui furent livrés pendant la guerre de tranchées, et grâce auxquels, en effet, l'esprit combatif des Allemands s'éffrita peu à peu, en même temps que leurs fortifications de campagne.

Il dit encore : « Le temps travaille pour les Alliés. » Et cette phrase, qui devait soulever d'ardentes critiques, se trouva être juste, puisque nos forces s'accrurent du formidable armement construit par nos usines de guerre et de l'extraordinaire développement de l'armée anglaise, tandis que les forces ennemies restaient stationnaires, avec plutôt une tendance au fléchissement.

Au surplus, il ne restait pas inactif et déclenchait, au cours de l'année 1915, une série d'offensives de grande envergure, précédées de préparations d'artillerie de plus en plus puissantes, et qui, si elles

ne réussirent pas aussi complètement qu'il l'avait souhaité, portèrent cependant de rudes coups à l'orgueil ennemi.

Au milieu de ces événements, Joffre gardait sa sérénité absolue et son magnifique esprit de justice. Les chefs dont l'incompréhension ou l'indécision complèrent parmi les causes d'échec des offensives entreprises, furent impitoyablement privés de leur commandement, quels que fussent leurs services passés, leurs opinions et leurs relations personnelles avec le généralissime. Par contre, Joffre, déjà, discernait, parmi les officiers pourvus de grades moins élevés, quelques hommes de haute valeur, parmi lesquels le lieutenant-colonel Pétaïn, dont il fit, en 1915, un général commandant d'armée, et qu'il choisit, en 1916, de concert avec Castelnau, pour sauver Verdun.

On sait que le choix était bon et que Pétaïn ayant déclaré : « Ils ne passeront pas », barra en effet la route aux Allemands, malgré leur énorme supériorité en effectifs et en armement.

Depuis le 2 décembre 1915, d'ailleurs, Joffre avait vu s'accroître l'étendue de ses fonctions. Sur la proposition de Galliéni, alors ministre de la guerre, il avait été nommé général commandant en chef de toutes les armées françaises sur tous les fronts, ce qui constituait une dérogation aux règlements militaires jusqu'alors en vigueur.

Après Verdun et après la première offensive de la Somme, commencée en juillet 1916 et interrompue par l'hiver, les critiques émanant de certains milieux parlementaires et concernant le commandement se firent plus aigres. Au mois de décembre de la même année, un an exactement après le décret qui avait donné à Joffre la haute main sur toutes nos armées, il fut question, dans un comité secret de la Chambre des députés, qui se prolongea pendant plusieurs jours, de la « réorganisation de notre haut commandement ».

La sanction de ce comité secret fut connue le 13 décembre. A cette date, le décret nommait le général Nivelle commandant en chef des armées du nord et du nord-est, en même temps que Joffre était désigné comme « conseiller technique du gouvernement », avec résidence à Paris et le droit d'assister aux séances du Comité de guerre, que le même décret instituait.

Avec un désintéressement exemplaire, le vainqueur de la Marne s'inclina sans récriminer devant cette décision qui le privait en fait de son commandement et s'effaça devant son successeur.

On dit que, consulté sur le choix de ce successeur, il avait désigné Pétaïn, mais que celui-ci aurait été écarté pour des raisons d'ordre politique. Si le fait est exact, c'est là encore une preuve de la clairvoyance de Joffre, puisque, par la suite, c'est à Pétaïn que l'on devait revenir...

Quoi qu'il en soit, pour éviter que la mesure prise à l'égard de

celui qui avait ramené la victoire sur nos drapeaux eût le caractère d'une disgrâce, une note fut communiquée à la presse le 27 décembre 1916, qui était ainsi conçue :

« Le gouvernement de la République, voulant reconnaître les éminents services rendus par le général Joffre, a décidé de l'élever à la dignité de maréchal de France. »

Le surlendemain, devant la Chambre des députés, M. Viviani déclarait :

« Le gouvernement a pris ce décret, parce qu'il a pensé qu'il devait investir de la plus haute dignité militaire le glorieux soldat de la Marne et de l'Yser. Il a pensé répondre ainsi aux vœux du pays et de l'armée... »

Et le général Lyautey, au cours de la même séance, ajouta, en qualité de ministre de la guerre :

« Je regarde comme un insigne honneur d'avoir été appelé, au début de la prise de possession de mes fonctions, à signer le décret confiant la dignité suprême, vis-à-vis de l'armée, du pays, de l'armée de nos alliés et de nos ennemis, à l'homme qui a symbolisé la défense nationale et l'admirable résistance qui est la base de tous nos espoirs. »

Le 13 avril 1917, Joffre reçut, des mains du président de la République, son bâton de maréchal, à l'époque même où la retraite allemande derrière la ligne Hindenburg, la libération de Noyon, Péronne, Bapaume et de centaines de villages, venaient de donner à son successeur le fruit du lent et patient labeur de l'ancien généralissime en l'année 1916...

VI

Joffre chez les Américains

P rivé de son commandement, Joffre continua de servir efficacement la France en se mettant à la disposition du gouvernement pour toute mission que l'on voudrait bien lui confier. C'est ainsi qu'il accompagna, en avril et mai 1917, M. Viviani aux États-Unis, à l'heure où la grande république américaine, ayant rompu avec l'Allemagne, s'organisait pour nous venir en aide.

Au cours de ce voyage, le maréchal put se convaincre que sa popularité n'était pas exclusivement française, mais qu'elle était mondiale. Le prestige exercé sur les Américains par l'homme qui avait

remporté la victoire de la Marne, apparut immense. C'est que, depuis la guerre de 1870 jusqu'en septembre 1914, les Allemands avaient la réputation d'être invincibles. Sans doute, on aimait la France, mais ce sentiment n'allait pas sans quelque pitié dédaigneuse : nous étions les vaincus. Les événements du mois d'août 1914 renforcèrent encore cette impression : « Pauvre France, qui allait être écrasée par le géant teuton!... Que n'avait-elle cédé tout de suite à la force supérieure de l'empire germanique?... Que ne se contentait-elle d'être une nation charmante, sans chercher à être un peuple fort? » Voilà, évidemment, ce que l'on pensait de nous, dans le monde entier, et notamment en Amérique...

Et soudain, la nouvelle de la victoire de la Marne éclate comme un coup de foudre. Les invincibles sont vaincus. Une armée, que l'en croyait épuisée, les a refoulés de cent kilomètres. Le géant teuton est terrassé!

L'émotion suscitée par cette nouvelle fut formidable, et l'homme représentatif de la victoire inouïe, imprévue et radieuse, c'était Joffre, le chef de l'armée française triomphante, l'auteur de la manœuvre souveraine, l'incarnation de tous les soldats de France...

Aussi, lorsque les Américains apprirent que le maréchal faisait partie de la mission française, leur enthousiasme fut-il indescriptible.

Une réception grandiose fut préparée et, grâce aux acclamations spontanées et frénétiques de tout un peuple, l'exécution du programme prévu en dépassa encore la conception.

Le correspondant d'un journal américain put écrire, en parlant de cette réception : « C'est une des plus grandes manifestations de l'Histoire. »

Lorsque Joffre débarqua sur le sol américain, à l'endroit même où Lafayette avait jadis mis pied à terre, il fut salué par des vivats formidables.

A New-York, des milliers et des milliers de drapeaux français ornaient les innombrables fenêtres de tous les « gratte-ciels », cependant que, dans les acclamations d'une foule énorme, deux mots revenaient sans cesse, dominant le tumulte et dont le rapprochement avait quelque chose de singulièrement symbolique : « Joffre!... France!... »

On raconte que M. Viviani eut quelque difficulté, ce jour-là, à prononcer les discours prévus, tant l'émotion le serrait à la gorge, et que le maréchal lui-même versa des larmes de joie et d'orgueil.

Certes, les généraux de l'antiquité, qui connurent les honneurs du triomphe, ne vécurent pas des minutes plus enivrantes que celles passées par Joffre sur le continent américain.

Philadelphie lui offrit un bâton de maréchal ; New-York lui donna une réduction en or de la statue de la Liberté ; partout, il

reçut des témoignages d'admiration affectueuse...

Tout en goûtant ainsi les joies d'une popularité mondiale, le maréchal ne laissa pas d'être utile à son pays. Son prestige personnel fit beaucoup pour la cause française aux Etats-Unis. Certes, cette cause était déjà gagnée en principe auprès du gouvernement; Joffre acheva de la gagner auprès des populations.

« La vue de la grande figure de celui qui avait abattu le monstre germanique stimula le zèle et l'enthousiasme des nouveaux soldats de la liberté. Les Américains connaissaient déjà la France intellectuelle et artistique; en voyant Joffre, ils connurent la France victorieuse et leur désir de combattre aux côtés de son armée s'en accrut.

Lorsque Joffre, après avoir également visité le Canada où il trouva un accueil non moins chaleureux, fut rentré en France, il devait recevoir encore un hommage de l'Amérique. A l'occasion du troisième anniversaire de la victoire de la Marne, en septembre 1917, le général Pershing et M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, lui remirent, au nom de la nation américaine, un album couvert de milliers et de milliers de signatures...

Toutes ces manifestations furent assurément très douces au cœur du maréchal. Mais sa plus grande joie, ce fut de servir encore sa Patrie, grâce à la puissance de son prestige personnel.

VII

L'Académie française ouvre ses portes

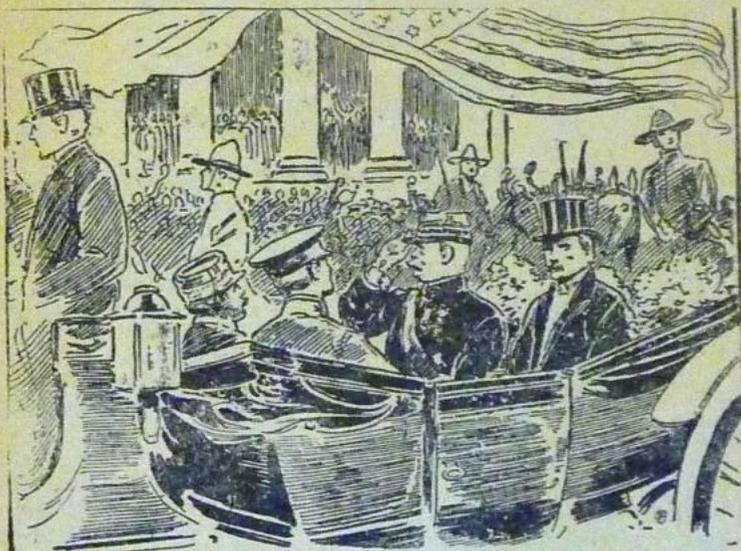
Pour le grand public, il peut paraître étrange que des hommes de guerre, qui n'ont qu'un bagage littéraire extrêmement restreint, aient leur place à l'Académie française. C'est que l'on connaît mal, en général, les traditions de l'illustre compagnie, qui fut fondée, non seulement pour être une assemblée d'écrivains, mais encore pour recevoir dans son sein ceux qui représentent avec éclat la mentalité française. Et ceci n'a rien d'incompatible avec le rôle de gardienne de la langue, qui est celui de l'Académie.

Quoi qu'il en soit, l'élection du maréchal Joffre à l'Académie française est de celles qui n'ont étonné personne. Le jour même de cette élection, un certain nombre de curieux en attendaient le résultat devant l'Institut. Et une phrase prononcée dans la foule synthétisa l'opinion générale :

« Si le maréchal n'a pas écrit de l'histoire, il en a fait, et de la belle! »

Au surplus, les ordres du jour de Joffre aux armées qu'il commandait, et notamment celui qui précéda la victoire de la Marne, ne sont-ils pas d'admirables morceaux de littérature militaire et ne suffiraient-ils pas à justifier l'entrée de leur auteur à l'Académie?

Ce fut le 14 février 1918 que les Académiciens procédèrent à l'élection du maréchal. Sur 23 membres présents, il y eut 22 bulletins au nom de Joffre et un bulletin nul. Le glorieux soldat fut donc



Il fut salué par des vivats formidables (p. 19)

proclamé élu à l'unanimité des suffrages exprimés. On remarqua beaucoup que M. Raymond Poincaré, Président de la République et membre de l'Académie française, était venu à la séance, tout exprès pour apporter son bulletin de vote.

La réception officielle du nouvel académicien eut lieu en décembre 1918, après la victoire complète des Alliés et la conclusion de l'Armistice. Ceux qui ont pu y assister en conserveront un inoubliable souvenir. « Ce fut une fête patriotique, bien plutôt qu'une fête académique », écrivit justement un journaliste dans son compte rendu.

Le maréchal fut reçu par Jean Richepin. On devine avec quels accents passionnés le poète prononça son discours. Le mot « poilu » y revint plusieurs fois, et fut chaque fois acclamé. C'est que l'on

comprenait bien dans l'assistance qu'avec le maréchal Joffre c'était l'armée française tout entière que l'Académie honorait.

Ce jour-là encore, le maréchal eut une preuve nouvelle de l'amitié américaine : le Président Wilson vint assister à la séance et ne fut pas le moins ardent à applaudir.

VIII

Joffre intime

Si l'on jette un coup d'œil indiscret sur la correspondance personnelle du maréchal, on y trouve des fragments de lettre dans le genre de celui-ci, qui est daté de la fin de 1915 : « Le temps travaille pour nous; et moi il faut que je tienne bon jusqu'au bout pour la France. Les temps froids sont arrivés; puisse cet hiver ne pas être rigoureux. Je frémis en pensant aux souffrances qu'endurent nos vaillants soldats, obligés le plus souvent de coucher dehors, et ma pensée va vers eux sans cesse... »

Ainsi, les lettres de Joffre révèlent ses deux préoccupations les plus absorbantes : la France, d'abord; ses soldats, ensuite. Sa grande bonté et son affection paternelle pour ses hommes s'y trouvent indiquées; « sa pensée, dit-il, va vers eux sans cesse... »

Mais, pour être avant tout un Français et un soldat, le maréchal n'en est pas moins resté toujours très attaché à sa petite patrie : Rivesaltes et ses concitoyens lui rendent bien cet attachement. Pendant le premier hiver de la guerre, le chandail de laine que porta le général en chef avait été tricoté par les femmes de son pays, et l'on songe, en racontant cela, au bon connétable du Guesclin, pour la rançon duquel filaient toutes les femmes de Bretagne.

Fréquemment, le généralissime recevait un panier contenant cinq bouteilles : muscat, malvoisie, maccateo, rancio et grenache, les cinq incarnations du vin de Rivesaltes. On raconte qu'il regardait une minute, avec un bon sourire épanoui, ce soleil en bouteilles, puis ordonnait, en soupirant un peu : « Faites porter toutes ces bonnes choses à la plus proche ambulance. » Peut-être songeait-il alors que lui-même avait été comparé familièrement, par ses concitoyens, au vin de son pays : « Joffre, disaient-ils, est comme le muscat de Rivesaltes : force et saveur, enveloppées de douceur. »

On le vit un jour violemment ému en passant en revue un régiment catalan, parce qu'un soldat avait répondu, en patois, à l'une

de ses questions. Aussitôt, le général en chef se mit à parler catalan, lui aussi, à la grande joie des poilus...

Celui que l'on a appelé parfois : « Joffre le Taciturne » n'était taciturne que lorsqu'il le voulait bien. Il riait volontiers et plaisantait souvent. Un jour, un graphologue lui demanda un spécimen de son écriture et y trouva toutes les qualités de grands conducteurs d'hommes. Telle lettre indiquait l'autorité; tel signe de ponctuation l'énergie... Or, le généralissime s'était amusé à envoyer au graphologue une page écrite par un de ses officiers d'ordonnance, à qui il dit en riant aux éclats : « Vous deviendrez sûrement général en chef, mon cher; c'est la graphologie qui le dit... »

Cependant, la véritable écriture de Joffre fut examinée, pour de bon cette fois, par un professeur de graphologie, dont voici l'appréciation :

« Le général Joffre marque, dans son écriture, une intelligence très alerte et dont les facteurs apparaissent merveilleusement équilibrés. On y retrouve, tout ensemble, l'intuition exacte et le sens de la déduction lyrique, et si étroitement unis qu'on ne saurait dire lequel domine. Un trait particulier et propre aux intelligences supérieures : la majuscule isolée et les autres lettres reliées entre elles, ce qui veut dire, on le conçoit sans peine : réflexion prompte, mais sûre, puis action logiquement déroulée. Enfin, sa belle imagination, tempérée par un sens critique très averti, vient lui suggérer les résolutions et les entreprises opportunes!!

Chez lui, et débarrassé des lourds soucis de la guerre, Joffre se montre cordial et simple. Il n'a qu'une seule exigence, mais il ne transige jamais sur elle; c'est la ponctualité. Il faut que toute la maison, y compris Mme la Maréchale, soit sur pied dès sept heures du matin. Le maître donne l'exemple.

Mme la maréchale Joffre, au surplus, s'y prête de très bonne



Le maréchal fut reçu par Jean Richepias (p. 21).

En Envoy

COLLECTION "PATRIE"

40^{cent.} L'OUVRAGE COMPLET ILLUSTRÉ 40^{cent.}

EXTRAIT DU CATALOGUE

- | | |
|---|--|
| 103. Sam Lajolette américain. | 127. Les Coups d'audace d'une auto mitrailleuse. |
| 104. Verdun. | 128. La Délivrance de Lille. |
| 105. Souvenirs d'un pilote aviateur. | 129. L'Avion fantôme. |
| 106. Soissons reconquis. | 130. Le 18 juillet 1918. |
| 107. La Division des Loups. | 131. Les Chars légers en Argonne. |
| 108. L'Auto-canon fantôme. | 132. La Bataille pour Cambrai. |
| 109. Londres sous les bombes. | 133. La fin de l'Autriche-Hongrie. |
| 110. D'Arras à Noyon : le coup de balai. | 134. Souvenirs d'un Poilu. |
| 111. Harponneur de sous-marins. | 135. La Reddition de la flotte allemande. |
| 112. La Main-de-Massiges. | 136. Le Maréchal Joffre. |
| 113. Les Boches au Maroc. | 137. Le repérage ar le son. |
| 114. Château - Thierry délévré. | 138. L'Espionnage boche en Suisse. |
| 115. Les Belges à la conquête de leur patrie. | 139. La Revanche de Sedan. |
| 116. Les Bulgares à genoux. | 140. Le Maréchal Foch. |
| 117. La Victoire de Saint-Mihiel. | 141. Les Pièges boches. |
| 118. J'ai descendu mon premier Boche. | 142. La T. S. F. au combat. |
| 119. La Ruée brisée. | 143. Ceux qui traversèrent l'Atlantique. |
| 120. Aventures d'une section de mutations automobile. | 144. Un « Toubib » pas ordinaire. |
| 121. La Victoire de l'armée Gouraud. | 145. L'As des projecteurs. |
| 122. La Débâcle turque. | 146. Le Maréchal Pétain. |
| 123. Souvenirs d'un aumônier. | 147. Les Zouaves à Couvres. |
| 124. Un sous-marin français à Cattaro. | 148. Quatre ans sous la botte allemande. |
| 126. L'Offensive franco-américaine. | 149. La Reprise de Tergnier. |
| | 150. La Passerelle de Jaulgonne. |
| | 151. L'Allemagne vaincue. |
| | 152. Vive la France! |
| | 153. La Garde sur le Rhin. |
| | 154. La Voie triomphale. |

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE COMPLET

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, Bd de Vaugirard, Paris-15^e